FEUILLETON DU 30 NOVEMBRE — N° 287

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

QUATRIÈME PARTIE

Picard allait répondre, lorsqu'il demeura comme subitement paralysé, les yeux dirigés, fixes, sur un autre individu qui, entré par le côté gauche de la porte marchait à pas de loup vers la chaire.

— Qu'est-ce ? demanda Roger.

D'un geste rapide, le valet indiqua l'homme qui s'avançait à tout petits pas, comme s'il eût glissé sur les dalles.

— Je reconnais celui-ci, fit le chevalier, c'est...

— M. Marest. Alors, continua le vieux domestique, il est évident que nous allons être suivis et que nous serons arrêtés très certainement...

— Pas ici, toutefois...

— C'est juste ; dans une église on est en sûreté ; mais ces gens-là vont nous attendre à la sortie...

— Malheur au premier qui porterait la main sur moi !

Et le chevalier de Vaudrey fit luire aux regards de son compagnon la lame en acier nickelé d'un poignard qu'il tira de sa gaine.

— Il vaut mieux essayer de leur échapper autrement ! Tenez, mon maître, je connais parfaitement l'intérieur de l'église. Vous allez vous glisser le long des chaises qui sont empilées là... Et vous trouverez un couloir qui, contournant le maître-autel, vous conduira à la porte de la sacristie !... Pour ouvrir cette porte il n'y a qu'à pousser le marteau, c'est un secret que connaissent les fidèles qui ont toujours accès auprès de M. le curé ! Une fois dans la sacristie vous pourrez facilement sortir par une porte donnant sur la ruelle, derrière l'église.

Le chevalier de Vaudrey avait immédiatement et sans répondre, suivi le conseil qu'on lui donnait.

Profitant de ce qu'il était masqué par les colonnes qui supportaient la chaire, il se glissa derrière des piles de chaises et disparut...

Le pauvre Picard demeuré seul, poussa un long soupir qui témoignait de l'ennui qu'il éprouvait à se séparer de son jeune maître...

Mais il n'eût pas beaucoup de temps à donner à ses regrets, M. Marest était arrivé tout près de lui, sans qu'il l'eût entendu marcher...

Le policier, la tête inclinée comme s'il eût été là pour prier, prit place à côté du valet.

Picard ne broncha pas.

Ses lèvres se mirent à marmotter des phrases qui, invraisemblablement, avaient des terminaisons latines.

Bientôt, pour mieux donner le change à son voisin, il se mit à genoux.

M. Marest s'agenouilla également.

Il était clair pour le vieux serviteur que l'on n'attendait que le moment d'entamer la conversation avec lui.

Au surplus, il n'espérait pas pouvoir s'échapper et ne pensait qu'au moyen de retenir là les deux agents, afin de donner le temps d'exécuter le programme qu'il lui avait tracé.

Et, mentalement, le brave bonhomme se disait qu'il était destiné à favoriser toutes les évasions de son jeune maître.

Donc, il eut l'air de se plonger plus avant encore dans de pieuses méditations, faisant de temps à autre un signe de croix.

Aussitôt, du reste, le policier imitait le signe, comme s'il eût été disposé à calquer ses gestes, sa tenue et ses jeux de physionomie sur son voisin.

Pendant ce temps, Picard calculait les minutes qu'il faudrait au chevalier pour sortir de l'église et gagner du terrain sur les agents lancés à sa poursuite.

La seconde préoccupation du valet était de savoir ce qu'allait faire l'agent de police qu'il avait reconnu pour être Nicomède.

Celui-ci n'avait pas bougé de l'endroit où il se trouvait au moment où le valet déguisé l'avait aperçu.

Seulement, à présent, il se mettait en mouvement pour traverser l'église.

Son intention était vraisemblablement de se diriger vers les deux prieurs agenouillés l'un à côté de l'autre.

— Bon, pensa Picard, il arrive pour prêter main-forte à son supérieur ; s'ils ne m'ont pas encore reconnu, je ne pourrai certainement pas échapper longtemps à leur curiosité.

Et persuadé qu'il n'y avait rien à tenter pour fuir, le bonhomme baissa la tête et se remit à machonner son latin de cuisine.

Bientôt il put juger qu'il ne s'était pas trompé sur les intentions de Nicomède.

L'agent arriva doucement dans le rang de chaises dont les deux premières étaient déjà occupées par M. Marest et Picard, et, se plaçant à côté de celui-ci, il s'agenouilla à son tour.

Le valet ne put, qu'à grand'peine, contenir un mouvement de surprise.

La situation se compliquait pour lui.

Mais il se dit que, plus les deux policiers s'acharnaient après lui, et plus le chevalier de Vaudrey aurait chance de leur échapper.

Il se résigna donc à accepter de demeurer là comme un appât.

Et feignant de se déranger un peu pour faire place au nouveau venu, il recula sa chaise, sans toutefois lever les yeux

— Ne vous dérangez donc pas, monsieur Picard ! fit l'agent à voix basse.

Et continuant sur le même ton :

— Il paraît, ajouta-t-il, que nous nous sommes donné le mot pour nos dévotions...

Et, en parlant ainsi, Nicomède indiquait de l'œil M. Marest.

Pour le coup, le valet ne pouvait garder le silence, car il était évident pour lui que les deux policiers s'étaient entendus pour le filer.

Du reste, l'employé du lieutenant de police prit à son tour la parole, en disant :

— Je suis dévôt .. N'est-ce pas mon droit ? grommela le vieux serviteur de la maison de Vaudrey.

— Certes.

— Alors, pourquoi vous étonner ?

— De vous voir ainsi affublé d'un déguisement ?

Picard ne s'attendait pas à la réplique.

Il fit un geste de surprise et baissa la tête de façon à ce que son front s'appuyât sur le dossier du prie-Dieu.

— C'est égal, fit Nicomède au bout de quelques secondes de silence, il faut avoir joliment bon œil pour vous avoir découvert sous cet accoutrement.

Le valet se sentit pris ; mais il voulait maintenant retenir autant que possible les policiers, afin de donner au chevalier un peu plus de temps.

Aussi répondit-il :

— Si j'ai changé de costume, cela ne peut nuire à la prière que je fais...

— Parfaitement juste !

— Et s'il me plaisait de prendre un autre costume demain, où serait l'inconvénient ?

— Je n'en vois pas ?

— Alors, pourquoi me questionnez vous avec cette persistance ?

— Histoire de causer avec un bon et excellent homme, tout à fait dévoué à son maître...

— En douteriez-vous ?

— Moi ? Dieu me préserve d'avoir un pareil soupçon... Je sais certain...

— De quoi ? interrompit vivement Picard...

— Que vous êtes tellement empressé à servir vos maîtres, que vous ne devez pas ignorer ce qu'est devenu l'un d'eux..

— Monseigneur le lieutenant de police ? fit sournoisement le domestique.

— Non, l'autre !

Pendant que ce dialogue s'échangeait rapidement entre les deux hommes, M. Marest, placé comme on sait, de l'autre côté de M. Picard, ne perdait pas un mot de la conversation.

Silencieux, comme il convient à un pieux personnage qui vient à l'église pour y faire ses dévotions, l'employé de police attendait le moment d'intervenir.

Aussi profita-t-il de la réplique de son argent subalterne pour dire :

— Puis regardant le valet, M. Marest ajouta :

— C'est le moment, mon cher Picard, d'écarquiller vos yeux et donner à votre physionomie l'expression de la plus grande stupéfaction possible, absolument comme si vous ignoriez ce qu'a pu devenir votre maître, depuis qu'il s'est évadé de la Bastille.

Picard sentit la pointe d'ironie.

Mais, décidé à gagner du temps, il riposta :

— Vous avez la plaisanterie facile, M. Marest ; cependant vous devez bien savoir que la nouvelle que vous m'annoncez de la disparition de M. le chevalier ne peut que me tourmenter l'esprit. ..

— C'est peut-être parce que votre esprit est troublé, surenchérit le policier, que vous avez également disparu de votre logement de l'hôtel de Linières, où l'on ne vous a pas vu depuis nombre de jours !

Nicomède voulut avoir lui aussi, son petit succès d'ironie, dont son supérieur accaparait la meilleure part.

— C'est probablement aussi par excès de tourment, fit-il, que vous aviez pris ce costume, qui n'est pas précisément celui d'un valet de confiance du magistrat très illustre et très puissant que nous servons ?

Picard avait une réponse toujours prête :

— Si monseigneur a quelque chose à me reprocher, mon maître peut me renvoyer, me chasser. .

— Vraiment ? fit Nicomède, vous vous contenteriez de cela ?

— Il peut me faire arrêter et m'envoyer finir mes jours dans un cachot de la Bastille ou au donjon de Vincennes ..

Puis, regardant alternativement ses deux voisins :

— Eh mais, ajouta-t-il, d'un ton qu'il voulut rendre effrayé, vous avez peut-être déjà reçu l'ordre.

LA MIGRAINE

et toutes les maladies de nature bilieuse ou glaireuse sont radicalement guéries en peu de temps par la Pilule antigraineuse du docteur Wachthery, le purgatif populaire par excellence dont la plupart des contrées. Jamais d'insuccès. Plus de 10.000 certificats le prouvent. 1,25, par poste 1,35 la boîte de 50 pilules. Dans toutes les pharmacies belges. Dépôt général Léon Pirard, à Verviers, Belgique. *En France*, Pharmacie Hennequant à Roubaix et Tourcoing.

GUÉRISSEZ vos **CORS AUX PIEDS** par la **Pommade du Bûcheur** franc. Pharmacie DELARRA, F. RICHARD, successeur, Place de la Liberté, ROUBAIX.

VIENT DE PARAITRE !

Le Socialisme et Les Femmes

par **Jules DESTRÉE**

Membre de la Chambre des Représentants

Bonne brochure de propagande de 30 pages

SOMMAIRE : I. Socialisme et Féminisme. — II. La Femme et les Droits politiques. Electorat. Admissibilité aux emplois. — III. La Femme et les Droits civils. En général. Spécialement la femme mariée. — Conclusions : Evolution du mariage. — Devoirs des Femmes socialistes.

Prix : 5 centimes

Pour les groupes et les vendeurs 3 fr le cent contre mandat ou timbres-poste.

En vente à la Librairie du Peuple 35, rue des Sablies, Bruxelles

DEMANDER chez tous les installateurs de gaz

L'ALLUMEUR RUSSE

AUTOMATIQUE allumant tous les becs de Gaz avec ou sans Manchon, PRIX : 4 Fr, 50

HÉMORROÏDES

Guérison absolument garantie en 10 jours par les Pilules F. Gerreth (3 fr. la boîte)

GOUTTE, RHUMATISMES

soulagement immédiat et guérison rapide par les Pilules énergiques du Van Gerreth (6 fr. la boîte) — F. Gerreth est seul dépositaire des spécialités contre les maladies suivantes ; leur efficacité reconnue depuis de longues années par le monde médical est ABSOLUMENT GARANTIE.

Asthme, emphysème pulmonaire, oppressions, pituites, toux, rhumes, bronchites, mauvaises digestions (et toutes les maladies de l'estomac), maladies nerveuses, constipation, névralgie, anémie, pâles couleurs, flueurs blanches, ver solitaire, albuminerie, maladies de la peau, vices du sang, retard dans les règles, maladies secrètes (écoulement, syphilis, etc., et toutes les maladies des voies urinaires.

Cabinet spécial pour l'application des Bandages, Bas, etc.

15, Rue du Chemin de Fer, 15. ROUBAIX

N.-B. — Se méfier de la spécialité qui à elle seule guérit toutes les maladies.

MAISON

M. FÉVRIER & Cie

TAILLEURS

2 et 4, Grande-Rue — ROUBAIX — 2 et 4, Grande-Rue

Draperies Hautes Nouveautés

Vêtements Confectionnés et sur Mesure

Maison de Premier Ordre

et de CONFIANCE, ne livrant que des Articles absolument garantis

16 SUCCURSALES

COMPAGNIE DU GAZ de Roubaix

MOTEURS A GAZ

Moteurs à gaz de tous systèmes et de toutes forces.

Consommations réduites ; [illegible] complète par cheval-heure.

Personnel technique et spécial pour le service.

Devis et plans.

350 moteurs fonctionnent à Roubaix et [illegible] pour tous genres d'industrie.

Economie incontestable sur les [illegible] motrices de taille et [illegible]

Pour tous renseignements [illegible] *Tourcoing.*

Imprimerie Ouvrière

Nous informons notre clientèle de Roubaix et environs, que notre représentant, le citoyen **Louis CATRICE**, a tranféré son domicile, **295, rue du Tilleul** *(entre les rues Monge et Pierre-de-Roubaix)* à l'Estaminet du **Fort Chabrol.**

AGENTS ACTIFS

Agents actifs pouvant s'occuper de Publicité sont demandés partout.

Ecrire E. K. 40, Bureau du Journal.

IMPRIMERIE OUVRIÈRE

Gérant : P. LAGRANGE

LILLE — 28, RUE DE FIVES — LILLE

TRAVAUX SOIGNÉS EN TOUS GENRES

Suprême Pernod

LE MEILLEUR DES DESSERTS FINS

Société Générale de Publicité

Capital : 2 MILLIONS de Francs

PARIS — 7, rue Drouot, 7 — PARIS

ANNONCES DANS TOUS LES JOURNAUX

Prix défiant toute concurrence

RÉCLAMES DANS LES TRAMWAYS

Après le Repas, un verre de

BÉNÉDICTINE

La Reine des Liqueurs

LA LOI MUNICIPALE DE 1884

suivie de la

Circulaire adressée aux Préfets par M. WALDECK-ROUSSEAU Ministre de l'Intérieur et des Instructions Ministérielles relatives à l'application de la Loi du 5 Avril 1884

Un volume, 1,25 — Par poste, 1,50

LA NOUVELLE MAISON

20, Rue Nain, 20, ROUBAIX

VENTE A CRÉDIT de toutes espèces de Marchandises

CONFECTIONS pour Hommes, Dames, Enfants

BIJOUTERIE Meubles, Poêlerie LITERIE etc.

Pour 50 francs de Marchandises on paie 1 fr. par semaine

Pour 100 francs de Marchandises on paie 2 fr. par semaine

Pour 150 francs de Marchandises on paie 3 fr. par semaine

Pour 200 francs de Marchandises on paie 4 fr. par semaine

BUREAU A TOURCOING

43 - Rue des Ursulines

Les Annonces du Journal *L'Egalité de Roubaix-Tourcoing* sont reçues directement tous les jours de 8 h. 1/2 du matin à 7 h. du soir

Aux Bureaux du Journal :

ROUBAIX, 13, rue des Champs — LILLE, 61, rue des Ponts-de-Comines et rue de Roubaix

FEUILLETON DU 30 NOVEMBRE. — N° 188

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIERE

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET D'OR

PROLOGUE (1774)

II

Les confidences du père Brahma

Il était posé sur une petite voiture montée sur deux roues, fort basse et très-légère.

Mon maître prit une clef, ouvrit le coffre, dont il souleva le couvercle, et, s'empara de ma lanterne, dont il projetait les rayons sur les objets qu'il venait de découvrir.

Je demeurai fasciné. Devant moi scintillait de feux éblouissants : diamants, émeraudes, saphirs topazes, perles, pêle-mêle entassés. C'était le trésor des rajahs d'Adjimore.

— J'ai juré, dit le prince que ni moi ni mes trésors ne tomberions au pouvoir des Anglais. Or, les Anglais sont vainqueurs, demain peut-être ils seront ici... Tu vas m'aider à mettre ces richesses en sûreté. Avant de quitter Adjimore, j'ai fait confectionner ce petit chariot afin de pouvoir transporter facilement la caisse que voici. Tu vas prendre les brancards de ce chariot, et nous allons partir ; mais auparavant, je veux tenir jusqu'au bout le serment que j'ai prêté.

Nous sortîmes de la cave par un escalier secret et nous arrivâmes dans une petite pièce de toilette contiguë à la chambre du rajah. C'était là que ses esclaves procédaient tous les jours à sa toilette.

Le prince Djâli ouvrit sa lanterne, prit une torche de résine parfumée, qu'il alluma, et me donna l'ordre de réunir en faisceau les meubles de bois léger dont le cabinet était orné.

Après avoir vidé sur ce bûcher d'un nouveau genre cinq ou six flacons d'essence, il jeta sa torche allumée, et la flamme s'éleva presque instantanément jusqu'au plafond.

— Maintenant, partons, me dit-il. Si les Anglais viennent ici demain, ils ne trouveront qu'un monceau de cendres.

Nous regagnâmes la cave, je pris les brancards du chariot et nous partîmes.

Tout était calme encore dans la cité déserte. L'incendie n'avait pas éclaté. Nous pûmes donc gagner sans être aperçus la cabane que j'habitais.

Aussitôt nous nous mîmes à l'œuvre. Dans la cave de cette maison, nous creusâmes un trou profond. Si je dis nous, c'est que mon maître voulut absolument partager avec moi ce travail ingrat.

Pendant quatre heures consécutives, nous travaillâmes sans relâche. Il faisait grand jour quand nous achevâmes de recouvrir de terre le coffre que nous venions d'enfouir.

Au-dessus de nos têtes, nous avions entendu pousser de grands cris et retentir des pas précipités.

— Ce sont les Anglais, m'écriai-je, nous sommes perdus !

— Non, c'est mon palais qui brûle, répondit froidement mon maître.

Nous écoutâmes. En effet, nous entendîmes pousser distinctement ce cri : Au feu !

Par la fente de la porte nous hasardâmes un regard dans la rue,

Le peuple courait en masse vers le palais du rajah, portant à la main des vases de toute nature et de toute dimension.

Braves gens ! C'était se donner pour rien beaucoup de peine ! Nous savions bien que le feu aurait raison envers et contre tous de cette construction élégante et légère.

Quant au prince Djâli, il ne faisait pas un mouvement. Il fumait, nonchalamment couché sur une natte, comme s'il avait été étranger à ce qui se passait autour de lui. Bientôt il s'endormit d'un profond sommeil.

J'étais curieux de voir et d'entendre. Je sortis et je me dirigeai à mon tour vers le palais.

C'était vraiment un spectacle grandiose que cet immense brasier, d'où s'échappaient de hautes gerbes de flammes et des nuées d'étincelles. Ah ! qu'il eût été doux au cœur du rajah de voir combien il était aimé et avec quel dévouement ses sujets prodiguaient leur vie, pour disputer à l'élément destructeur quelques épaves sans valeur. Tout fut inutile.

J'étais là, depuis une demi-heure environ, quand un bruit terrible se fit entendre. C'était le toit qui s'effondrait.

Mon maître avait tenu son serment. L'incendie ne devait rien laisser aux Anglais des richesses qu'il venait de dévorer.

Je revins, un peu attristé moi-même. Quoi ! tant de gloire s'était évanouie en fumée ! Tant de brillants souvenirs s'étaient abîmés dans la cendre !

Le rajah dormait toujours. Je posai sur la table les provisions que j'avais rapportées et je m'étendis à mon tour sur une natte, que je plaçai en travers de la porte, attendant que mon maître se réveillât.

Trois heures après, il ouvrit les yeux.

— Eh bien ? dit-il. Rien de nouveau ?

— Non, maître.

Je ne pouvais pas lui cacher que j'étais sorti, puisque les provisions étaient sur la table. Je lui racontai donc de quelle scène j'avais été témoin, et je lui fis le récit consolant de l'ardeur dont la population d'Adjimore avait donné la preuve.

Il me remercia par un sourire mélancolique.

— Adieu, mon beau pays ! Adieu, mes fidèles sujets ! murmura-t-il.

Il se leva brusquement.

— Sais-tu si la nouvelle de notre désastre est parvenue jusqu'ici ? me demanda-t-il.

— Je ne le crois pas, maître, répondis-je, car je n'ai rien entendu qui ait rapport à ces terribles événements.

— Tant mieux ! fit-il amèrement. Ils les apprendront bien assez tôt !

Il laissa tomber son front dans ses mains, accablé sous le poids de sa douleur.

Je l'arrachai à sa rêverie et je lui présentai les mets que j'avais préparés.

A peine y avait-il touché du bout des lèvres, que retentit dans la rue un roulement semblable à celui du tonnerre.

— Des cavaliers ! s'écria le prince Djâli. Comment ! les Anglais sont déjà ici !

Il était devenu livide. De sa ceinture il avait tiré un poignard, la seule arme qu'il eût gardée.

— Arrêtez, prince, lui dis-je. Tout n'est pas encore perdu, et tant que nos ennemis ne nous auront pas découverts...

Je n'avais pas achevé ces paroles, lorsqu'on frappa rudement à la porte.

Je poussai, sans réflexion, le rajah dans la pièce voisine.

— Vite, maître, descendez à la cave ! lui glissai-je à l'oreille.

Et je me dirigeai vers la porte, tenant à la main, pour me donner une contenance, la longue pipe que mon maître fumait tout à l'heure

Deux soldats anglais se présentèrent.

— Allons, mécréant ! dirent-ils. Ouvre-nous les portes de ta maison et montre-nous le chemin.

— Entrez, Messieurs, leur dis-je en affectant le plus grand calme. Ma maison n'est pas grande et je n'ai rien à vous cacher.

Ils pénétrèrent dans la maison, le sabre nu. Je leur fis visiter successivement les deux pièces dont se composait l'habitation, je leur fis traverser la cour, je les promenai dans le jardin et leur offris quelques rafraîchissements.

Il ne me perdaient pas de vue ; mais le calme apparent que je parvins à conserver leur en imposa sans doute, car ils ne songèrent pas à s'informer s'il y avait une cave dans la maison.

Au moment de franchir le seuil de ma porte, ils s'arrêtèrent.

— Ainsi tu n'as pas vu le prince ? me demandèrent-ils.

— Non, messieurs.

— Tu sais qu'il y a une [illegible] mille livres sterling pour celui qui le livrera ?

— On me l'a dit.

— Et tu sais que l'on tranchera la tête de celui qui lui donnerait asile ou qui essaierait de le soustraire à nos recherches ?

— Je m'en doute.

— Alors, tiens-toi sur tes gardes, vieux coquin, sans cela...

Pour mieux compléter cette phrase, ils me montrèrent la lame de leur sabre, qu'ils remettaient au fourreau, puis ils s'éloignèrent.

Il était temps ! J'étais dans une inquiétude mortelle. Mon maître était-il encore vivant ? Je courus à la cave, je le vis debout, l'oreille tendue, tenant à la main son poignard, prêt à s'en frapper, dans le cas où l'ennemi aurait découvert sa retraite.

J'essayai de le rassurer, mais je sentais bien que la place n'était plus tenable. Je lui fis quitter les riches vêtements dont il était couvert, je lui en donnai d'autres, les plus propres, mais les plus simples que je possédasse.

Profitant ensuite d'un moment favorable, nous sortîmes de la ville et nous gagnâmes la plaine voisine, sans avoir été reconnus de personne..

Là nous étions chez nous, car nous connaissions à merveille les jungles, au milieu desquelles nous marchions.

Du reste, les Anglais eux-mêmes, croyant que le prince tenait encore la campagne, n'osaient pas trop se hasarder hors de la ville. Nous ne fûmes donc pas inquiétés.

Grâce aux précautions que nous avions prises et aux chemins détournés que nous avions suivis, nous étions en sûreté quand la nuit tomba.